

Approfondissements et ouvertures

DES PRINCIPES AUX REALITES...

Louise MARIN
9, rue Adrien Lejeune
93170 Bagnolet

*Est-il vraiment si difficile de mettre ses actes en accord avec ses principes ?
... même lorsque cela ne comporte aucun risque, ne demande qu'un peu d'effort, un rien de logique
et un minimum de sens pratique ?*

Pour une meilleure compréhension de ce qui va suivre, je crois utile de préciser que j'ai d'abord fréquenté des milieux internationaux et des congrès de trois mille personnes des cinq parties du monde n'utilisant qu'une seule langue, avant de rencontrer le mouvement Freinet.

Je suis entrée dans le mouvement par la petite porte, à la recherche d'une technique d'enseignement du français. Dès mon premier stage, j'ai découvert une idéologie que je sentais proche de mes idées et, peu à peu, je me suis engagée.

J'avais suivi un chemin inverse, plus de dix ans auparavant, lorsque j'avais appris l'espéranto. Par idéal, par désir de mieux connaître «l'étranger», j'étais allée chercher la technique de la langue internationale dans le mouvement espérantiste.

Dès que j'ai connu le mouvement Freinet, des similitudes avec le mouvement espérantiste se sont imposées à moi :

— Le respect de l'enfant quelle que soit son origine sociale comme nous avions le respect de notre interlocuteur quel que soit son pays d'origine.

— Une aide apportée à la communication, surtout au niveau des plus défavorisés qui ne s'expriment pas facilement, me rappelait celle apportée, dans le groupe espérantiste de la ville, au jeune travailleur qui n'avait pas dépassé le certificat d'études, afin qu'il maîtrise l'outil de communication avec des travailleurs d'autres pays, puisqu'il n'avait étudié aucune autre langue que le français.

— La correspondance interscolaire et le voyage-échange dont les motivations et les buts me semblaient les mêmes que ceux de la correspondance et des rencontres internationales que je connaissais.

— Un besoin d'échanges au niveau des adultes qui, non seulement les conduit à une importante correspondance, mais aussi à des congrès annuels dans lesquels, par l'amitié vécue, ils trouvent une nouvelle source d'énergie.

— Des mouvements empreints d'idéal et qui ne réunissent qu'une mince fraction de partisans.

— Freinétistes ou espérantistes, nous sommes tous des idéalistes, nous n'attendons pas grand chose des théoriciens et nous ne comptons que sur notre travail, notre temps et notre argent pour essayer de répandre les idées généreuses, sachant bien que les gouvernements et les ministres ne daignent pas se pencher sur nous.

— Dans chaque mouvement, il y a, à l'origine, un créateur qui a lancé les idées, Freinet, Zamenhof, et qui a réussi à créer un mouvement qu'il a d'abord impulsé puis qui a survécu après lui.

Les similitudes s'imposaient aussi à moi quant aux arguments qu'utilisent les détracteurs du mouvement Freinet comme ceux du mouvement espérantiste. Tous les schémas qu'on plaque a priori sur la pédagogie Freinet, je les avais déjà entendus à propos du mouvement espérantiste :

— «Ils» ne représentent qu'une minorité.

— «Ils» sont tous des originaux, des marginaux.

— «Ils» ne sont pas réalistes :

* le rôle de l'instituteur, c'est de préparer aux examens et non de développer la personnalité de l'enfant,

* celui des internationalistes, de reconnaître sans discussion la primauté de l'anglais.

Ces détracteurs, ils ont les mêmes particularités : ils restent en dehors du mouvement qu'ils critiquent. Aucun d'eux n'a jamais, ne serait-ce qu'une demi-journée, pénétré dans une classe Freinet,

les autres n'ont jamais vu des hommes de langues maternelles différentes, utiliser l'espéranto, ni fait le moindre effort pour l'étudier, ne serait-ce que pour savoir de quoi ils parlent.

Plus ils ignorent la question (la pédagogie Freinet ou l'espéranto), plus ils trouvent des arguments péremptoirs, plus ils parlent fort, plus ils nous ridiculisent, empêchant parfois des sympathisants qui m'ont dit (dans un mouvement comme dans l'autre) :

«Je n'aurais pas dû m'arrêter à ces critiques superficielles, j'aurais dû discerner plus tôt leur caractère fumeux et outrancier et faire plus tôt les premiers pas vers vous. S'il n'y avait pas eu cela, il y a dix ans que je serais au mouvement Freinet (ou il y a dix ans que j'aurais appris l'espéranto).»

Dès mon arrivée dans le mouvement Freinet, j'étais donc attirée par les relations internationales, mais je suis restée dans l'expectative pendant dix ans, car je sentais bien que, si je venais travailler à la F.I.M.E.M., ou je m'y engagerais profondément ou je partirais.

En 1970, au congrès de Pâques, lorsque Jean et moi avons appris l'existence d'une R.I.D.E.F. en Tchécoslovaquie, d'un commun accord, nous avons décidé d'aller voir comment pouvait se dérouler une rencontre internationale, sans langue internationale, dans un pays où le français est peu connu.

Intentionnellement, nous n'avons pris contact avec aucun espérantiste de ce pays.

Les difficultés des discussions à Bratislava, c'est devenu un lieu commun qu'évoquent parfois les anciens des R.I.D.E.F. Seule l'organisatrice slovaque parlait français : une interprète pour toute une R.I.D.E.F. : elle avait beaucoup à faire ! Une camarade française parlait bien le russe, or le russe est enseigné obligatoirement dans toutes les écoles des pays de l'Est. Les Français ont donc proposé que cette langue nous serve d'intermédiaire dans nos discussions, ceci, deux ans après l'arrivée des chars russes et la fin du «Printemps de Prague». Je vous laisse imaginer l'accueil fait à cette proposition par les camarades slovaques.

La deuxième partie de la R.I.D.E.F. se déroulait à Martin. Quand, dès notre arrivée à l'Université, nous avons aperçu une grande affiche du club espérantiste de la ville, nous n'avons pu résister, nous avons pris contact avec les espérantistes locaux. Enfin, nous pouvions communiquer avec des camarades slovaques ! Ils travaillaient tous dans la journée, ils n'ont pu nous servir d'interprètes, les problèmes de communication nous paraissaient moins aigus qu'à Bratislava : nous avions deux interprètes de plus (trois pour cinquante personnes, un luxe !). Les espérantistes sont entrés pour la première fois dans une R.I.D.E.F., à l'occasion d'une soirée récréative.

En 1972, au Danemark, autre R.I.D.E.F. où la communication n'était pas facile ! peu de Danois parlaient français et peu de Français parlaient danois. Les enseignants danois possèdent bien l'anglais, mais les enseignants français ?

Quelques professeurs d'anglais nous ont aidés en faisant la traduction simultanée dans les séances collectives. La communication personnelle, entre les enseignants de la base, de différents pays, on n'y pensait guère, elle n'existait pas. Certains Français s'impatientaient même quand l'animateur danois ne se faisait pas bien comprendre ou ne nous comprenait pas.

Des Québécois disaient en aparté : «Participer à une rencontre internationale du mouvement Freinet pour se voir imposer de parler anglais !»

Les Français sont peu sensibles à la charge de nationalisme que peut porter une langue. La France a pourtant dominé de nombreux peuples ; comme tous les oppresseurs, elle a imposé sa langue, et par sa langue, sa culture. Mais tant au Liban, qu'en Tunisie ou en Algérie, pour ne parler que des pays où se sont déroulées des R.I.D.E.F., le français est encore une langue volontiers utilisée, même après le départ de la France.

Chacun connaît la lutte des Québécois pour garder leur langue face à l'anglais. Beaucoup savent — surtout s'ils ont voyagé dans les pays de l'Est — que l'enseignement obligatoire du russe ne donne pas systématiquement aux étudiants l'envie d'utiliser cette langue !

J'avoue que je n'étais pas fière de constater qu'à la F.I.M.E.M., on pouvait proposer à des Slovaques d'utiliser le russe, à des Québécois, d'utiliser l'anglais.

Au Danemark, j'ai passé une après-midi dans une famille avec des camarades françaises. Nous étions reçues par la mère (espérantiste) d'un animateur d'atelier et nous rencontrâmes des espérantistes anglaises que j'avais connues dans un stage, la semaine précédente. La conversation se déroulait en espéranto et je traduais pour les Françaises : *« C'est la première fois que je me sens dans cette situation, a fait remarquer l'une d'elles. Quand on ne comprend pas une langue, on a l'impression d'être exclu, malgré les traductions. Cela me gêne de ne pouvoir parler directement. »* Cette camarade pouvait déjà mieux comprendre la situation des nos camarades hors frontières qui fréquentent nos congrès et nos R.I.D.E.F. et ne se sentent pas à l'aise car ils n'ont pas le maniement facile de notre langue.

Certains collègues, soit parce qu'ils reçoivent un jour des élèves venant d'une classe Freinet, soit parce qu'ils voient fonctionner une classe, se décident à changer leur pratique pédagogique. Je sais qu'après la R.I.D.E.F. au Danemark, parce qu'ils avaient vu fonctionner deux ateliers par l'intermédiaire de l'espéranto, parce qu'ils nous avaient vu discuter avec nos camarades danois et suédois aussi facilement qu'avec eux, des collègues français se sont lancés dans l'étude de la langue internationale. Vous en connaissez peut-être, interrogez-les.

Quand nous parlons dans la langue internationale, nous nous sentons tous à égalité car, pour aucun de nous, elle n'est entachée de nationalisme ou d'oppression d'un quelconque pays : chaque espérantiste considère comme un bien inestimable la communication directe qu'il peut avoir avec un camarade d'une autre langue, d'une autre culture. Chacun aide l'autre pour une meilleure compréhension, comme dans nos classes nous privilégions l'expression orale ou écrite, même si cette dernière passe par les fautes d'orthographe.

Je sais que les camarades qui ont vécu la R.I.D.E.F. en Pologne comprendront profondément ce que j'écris. Peut-être à cause du caractère très officiel de cette R.I.D.E.F., peut-être à cause de la curiosité à l'égard des pays de l'Est et de la Pologne en particulier, on sentait un désir de communication à la base, loin des appareils officiels, désir si grand que les tout nouveaux espérantistes ou ceux qui avaient un peu oublié la langue, n'hésitaient pas à dialoguer avec les espérantistes polonais. A un français qui passait, on demandait un mot, une précision, une aide. Et si la post-R.I.D.E.F. a remporté l'adhésion unanime des camarades, c'est parce que, là aussi, dans les familles espérantistes polonaises, ils ont pu communiquer directement. Et ce désir de communication directe, il était si grand après les monotones et interminables heures de traduction subies à la R.I.D.E.F.

Vivre la pédagogie Freinet dans une rencontre, un congrès, un stage, ce n'est pas seulement échanger des techniques, enquêter sur le milieu, c'est aussi, me semble-t-il, mieux communiquer avec les autres.

J'ai participé à sept R.I.D.E.F. et j'y ai souvent été gênée par l'impérialisme du français. Tel camarade qui se penche avec chaleur sur le désarroi du dernier immigré arrivé dans sa classe, ignore totalement le camarade « hors frontière » qui a été invité par la F.I.M.E.M. et qui ne trouve qu'indifférence à son égard.

Je sais qu'il y a des gens qui voyagent à l'étranger et qui comprennent, disent-ils, toujours tout, partout. Il y a aussi des collègues qui font une classe très traditionnelle et dont les élèves ont de très bons résultats scolaires. *« Avec l'expression libre, vous créez des problèmes que nous n'avons pas, nous disent certains ; avec l'espéranto, vous créez des problèmes que nous n'avons pas, nous disent d'autres. Pourquoi apprendre l'espéranto ? Pourquoi pratiquer la pédagogie Freinet ? »*

De même que je ne pense pas que la généralisation de la pédagogie Freinet soit pour demain, je n'ai pas la naïveté de croire que demain tous les membres de la F.I.M.E.M. parleront espéranto. Je ne suis plus assez jeune pour réclamer que l'espéranto soit la seule langue de travail à la R.I.D.E.F. de Suède, mais j'aiderais de toutes mes forces ceux qui s'y emploient et qui l'ont réclamé fortement en Pologne.

Un grand pas sur la voie de l'internationalisme a été fait dans les R.I.D.E.F. Il reste que la question des langues *dérange*, principalement les français, si bien installés dans leurs habitudes, si bien installés dans l'impérialisme de leur langue, comme le maître sur son estrade et dans son autorité.

J'entends avec peine de bons camarades du mouvement Freinet utiliser envers les espérantistes les mêmes arguments que des instituteurs, bien installés dans leur pédagogie, utilisent à propos du mouvement Freinet. Je les entends même nous ridiculiser gentiment. On ne nous prend pas au sérieux, de même que d'autres ne prennent pas au sérieux l'instituteur dont les enfants dessinent, impriment. D'ailleurs, qui lira tous les comptes rendus ou extraits de correspondance que nous ont adressés les camarades après leur retour de Pologne et qui mentionnent avec enthousiasme l'usage de l'espéranto ? Certains passages seront publiés dans le *Lien F.I.M.E.M.* (combien de camarades du mouvement le lisent ?), d'autres ne seront pas publiés faute de place. Ces camarades qui utilisent l'espéranto au sein de la F.I.M.E.M., ce ne sont pas de jeunes enthousiastes dont l'ardeur sera sans lendemain. Je pense à certains qui ont organisé des congrès, à qui le mouvement a fait et fait encore confiance, mais il est si simple d'oublier qu'ils sont espérantistes.

De même qu'en publiant un article sur la pédagogie Freinet dans un bulletin syndical, je n'aurais pas l'intention de convaincre les collègues, mais seulement celle de les informer, de même, en parlant des problèmes de langue dans la F.I.M.E.M. aux lecteurs de *L'Éducateur*, je n'ai nullement l'intention de les convaincre, mais j'ai simplement voulu leur donner une information.

Comme pour beaucoup d'autres activités, il faut avoir participé à la vie de la F.I.M.E.M., avoir vécu au moins une R.I.D.E.F. dans un pays non francophone, pour pouvoir en parler.

J'ai lu et relu l'éditorial de *L'Éducateur* n° 3 (20-10-76). L'école est concernée par la pédagogie Freinet, bien que beaucoup ne nous comprennent pas. La F.I.M.E.M. est concernée par la pratique d'une langue internationale, même si beaucoup de ses membres ne le comprennent pas encore.

Question délicate. Grâce au développement des R.I.D.E.F., monte de la base « sens interdit de la structure hiérarchique », un appel, un besoin de communication directe. L'ignorera-t-on encore longtemps en s'ingéniant à organiser des R.I.D.E.F. dites internationales réservées aux Français et à ceux dont la culture passe par la connaissance sûre d'une langue étrangère aussi difficile que le français.

Quoiqu'il arrive, je ne peux plus enseigner autrement qu'en utilisant les techniques de la pédagogie Freinet, quoiqu'il arrive, je ne peux profondément communiquer si je ne me sens pas à égalité de langue avec mon interlocuteur.

Il existe, dans des pays où le français est peu répandu, des enseignants qui travaillent depuis longtemps d'une façon proche de la nôtre. Par l'espéranto, ils ont découvert le mouvement Freinet. Avec enthousiasme et soif de connaissance, ils essaient de nous mieux connaître.

J'espère que leur espoir ne sera pas déçu : que peu à peu, les camarades français de la F.I.M.E.M. qui n'ont pas compris qu'il n'est pas d'internationalisme vrai s'il n'est pas vécu, abandonneront les privilèges que leur donnent le nombre et la connaissance innée de leur langue maternelle et que, renonçant à tout égoïsme et à tout impérialisme linguistique indigne d'éducateurs Freinet, ils accepteront de se mettre sur un pied d'égalité avec les camarades hors-frontières, tout en adoptant, pour résoudre le problème linguistique à la F.I.M.E.M., une solution technique aussi élégante et efficace qu'économe en temps, en énergie et en fatigue.

Quelques heures d'effort pour mettre ses actes en accord avec ses idées et bénéficier pour toute sa vie d'un instrument de communication utilisable à l'échelon de la planète, est-ce réalisable pour des militants qui ont l'habitude de ne pas ménager leurs efforts et de mettre leurs actes en conformité avec leurs principes ?